

Em colaboração com os Colóquios da Lusofonia EM 2012 os estudantes de Mestrado, coordenados pela incansável Rosário Girão (Universidade do Minho, Departamento de Estudos Românicos no seu Mestrado de Tradução e Comunicação Multilingue) estão a trabalhar traduções em Francês de vários excertos de autores açorianos contemporâneos (ou o princípio ou o fim de cada obra selecionada) pelo que aqui publicaremos essas traduções depois de enviadas para os autores apreciarem. Chrys Chrystello AICL

ETUDIANTE: Virginia Henry Martins

Discipline: Traduction littéraire française

Professeur : Maria do Rosário Girão Ribeiro dos Santos

Texte 2 – Le(s) Adriano(s)

Le 16 mars, 2012

Vous connaissez Adriano ? Deux yeux vifs et pénétrants dans un corps turbulent de onze ans de dynamite, dont cinq continuent à porter la marque de l'île Terceira¹ dans le peu de portugais qu'il parle.

Je l'ai vu pour la première fois ramassant un immense volume de journaux à côté du College *Travel*, à l'angle des rues *Waterman* et *Thayer*. Le camion du *Providence Journal* lui avait laissé là cet Himalaya il y avait quelques minutes et lui, tout juste arrivé de l'école, prit une pince de sa poche arrière et coupa le gros fil de fer. Le vent tournoyait autour de la Bibliothèque des Sciences et le thermomètre tout proche affiché, 28^o Farenheit, l'effet n'étant mesuré que lorsqu'on le traduit par deux degrés négatifs, en centigrade. Il prit un sac qu'il portait, y vida les journaux et reprit sa route, le torse courbé, le bras droit faisant un angle de quarante-cinq degrés, tandis que l'autre bras tentait, d'un effort titanesque, équilibrer le poids. Il commença à alléger son fardeau en déposant quelques exemplaires chez *Barus and Holley*, au Département de Linguistique, à celui des Mathématiques Appliquées, au Laboratoire d'Informatique.

Je suivis ce petit colis d'énergie et de détermination. Près du Département d'Anthropologie j'ai entamé le dialogue. Il ne se montra pas très intéressé, car il devait arriver à l'heure et sa clientèle attendait chez elle les nouvelles de l'après-midi. Mais bien sûr qu'il pourrait passer au département le lendemain. Il n'avait cours à l'école que jusqu'à midi.

Il s'y rendit comme promis. Il s'assit sur la chaise en face de moi comme si nous étions camarades depuis longtemps. Il parla toujours en anglais, mais il savait que j'étais portugais parce qu'il m'avait déjà entendu parler en portugais dans la rue.

Il s'ouvrit, sur lui-même et sur son monde. Il est *businessman*². Il ne veut être rien d'autre. À part les journaux, il a d'autres affaires. Il vend des graines de fleurs, par exemple. Et des cartes postales. Il reçoit les commandes par la poste. Traduit, son discours perd son caractère poétique, dans ce cas spécifique la prosaïque de cette langue *businessmanlike*³, langage de ce grand monde américain, dans le petit corps d'un portugais des îles.

-Je veux être *businessman*. Ce n'est que ça qui m'intéresse. Parce que j'adore l'argent. *I love money*.

Il était venu de Terceira il y a six ans et c'est donc pour cela qu'il est bien plus Américain que Portugais. D'ailleurs, il veut oublier le peu dont il se souvient des îles. Qu'il a cassé la tête contre un mur, qu'il a cassé une jambe... un mont par-ici, du sol par-là, la mer grise et laide, des vaches... ah ! On les trait avec un seau et elles mettent les pattes dans le lait...

Mais tout cela il faut l'oublier. Je déteste les Portugais. J'aurais aimé être né ici. Les Portugais sont stupides. Mon sang est déjà entièrement américain. Les meilleures affaires que je fais sont celles que je réalise avec des Portugais stupides. Je préférerais ne pas savoir le portugais. J'essaie même de l'oublier. Mais tous les *businessmen* avec lesquels je parle me disent que savoir le portugais c'est bien pour les affaires ici. C'est vrai mais.... Ça m'embête ! Je suis Portugais. Qu'est-ce que je peux faire ? Mais je le déteste. Je hais l'idée même d'être Portugais. Je n'aime pas qu'on dise que je suis Portugais. Et ce n'est même pas parce que j'ai honte. C'est parce que j'ai la haine. Donc, sur ce point, finies les questions. Il n'y a plus de réponses. Je n'aime pas parler de ces foutaises.

Ah ! Heureusement que je suis de Terceira et non pas de São Miguel⁴. Je déteste les habitants de São Miguel. Dans mon école ils sont presque tous de São Miguel. Je n'avais jamais entendu parler de São Miguel avant de venir en Amérique. Ce n'est qu'ici que j'ai découvert que ces coriscos⁵ existaient, et aussi l'Asie et la Californie. Mais la Californie c'est bien! C'est même un endroit où j'aimerais habiter. Avoir une maison à Beverly Hills et être réalisateur à Hollywood !... Bon... *dreams*⁶

À propos des gens de São Miguel, la seule chose qui me plaît c'est de les voir se disputer. Ils parlent d'une manière amusante. Ça ne sonne pas bien, mais elle est drôle ; et j'adore rire. Ils disent les mêmes mots, mais ils font je ne sais pas quoi dans la bouche et voilà que ces sons étranges sortent. Je ne suis pas le seul à ne pas les aimer. Mon père non plus. Il n'aime ni les noirs ni les *san-michaels*...

Mais je fais des affaires avec eux. Pas seulement avec eux, bien sûr ! Avec les Américains aussi. Et avec les étudiants de l'Université de Brown. La plupart d'entre eux sont mes amis. Ils m'achètent le journal et d'autres choses que je vends. J'ai déjà dit à quelques-uns que si je découvre qu'ils m'achètent des choses juste parce qu'ils ont pitié de moi, je leur jette l'argent à la figure. Je vends des livres - je gagne 10c chacun. J'ai deux comptes à la banque. J'en ai un ouvert sans que personne ne s'en rende compte... Comment ? C'est un secret ! L'autre je l'ai ouvert avec mon père. J'ai quatre cent vingt-cinq dollars quatre-vingts centimes dans l'un des deux, le mien, celui qui est secret. Dans l'autre j'ai cent sept dollars et demi, à *Old Stone Bank*...

Je parie de l'argent. Je fais tout ce qui est nécessaire pour gagner des sous. Je ne le retire jamais de la banque. Je peux le retirer, si je veux, si cela arrive il faut que ce soit pour une affaire qui en vaille la peine. Un jour je dois faire des *big business*⁷. Je vais m'asseoir dans mon bureau comme un *gentleman* et je ne vais pas arrêter de faire des affaires par téléphone et par ordinateur. L'argent va tomber du ciel. Une grande maison. Une piscine. Une maison d'été à *Cape Cod* et une maison d'hiver à *Vermont*. Et des blondes tout autour de moi... *Vermont* est vraiment beau. Il y a des vaches, mais elles ne font pas de bouses dans les rues comme aux Açores. Elles ont de la classe [...]

J'ai interrompu ce tourbillon, courant, torrent, cascade, cataracte. Je l'ai invité à prendre le goûter avec moi.

-Et pourquoi pas ? Comme je ne paie pas d'impôts, je ne peux pas l'appeler un *business-lunch*⁸ et le déduire comme dépense à la fin de l'année.

J'ai feint que je n'avais pas entendu. Et nous sommes allés aux Spats. Il le connaissait déjà. Celui-ci et tous les restaurants de la rue Thayer et pas seulement. Il était entré pour voir comment c'était ce petit coin. Dans quelques-uns il avait été mis dehors, car il était mineur, mais il eut le temps de tout voir. Pour savoir comment cela se passe et pouvoir après le raconter aux autres comment cela s'était passé. Une fois il est même entré dans un restaurant bien chic à Newport, où les riches arrivent en yacht et les pauvres en voiture. Lui, il est arrivé en yacht comme les riches de *East Side*.

Mes parents ne sont jamais allés à un restaurant. Pas même à McDonalds. Pour eux, l'hôtel Baltimore doit être une bestiole d'Afrique. Et moi, j'y ai déjà mangé. Gratuitement. Comme un gentleman...Ma mère, outre East Providence, va voir une fois de plus le chemin pour Boston. Elle va dans les Îles pour payer une promesse au Saint-Esprit. Il paraît que le Saint-Esprit s'occupe de Terceira, et le Saint Christ de São Miguel. Quand je suis né j'ai failli mourir, et elle a dit que si je survivais, elle... je ne sais pas comment

dire en anglais... je ne sais qu'en portugais : elle aurait dû payer la promesse. Il y a des choses que je ne sais dire qu'en anglais et d'autres qu'en portugais. Mais les choses portugaises que je ne sais pas en anglais sont... comment dire.....*sound funny*, semblent des bêtises.

Je ne suis pas mort. Bien bon. S'il s'agissait de rester dans les îles, à empester les pieds dans la bouse de vache, ça ne m'aurait pas dérangé d'aller à l'abattoir ; mais maintenant que je suis ici, elle n'a qu'à y aller en paix accomplir sa promesse. Mais, dans le doute, ici je suis plus en sécurité...

-Ah, vous connaissez mon fils, Adriano ? Ce petit diable, que Dieu me pardonne. Je ne sais pas quoi faire. J'ai mal fait de venir dans ce pays.

J'écoutais en silence la description du portrait d'Adriano faite par le père du gamin que j'avais connu plusieurs semaines auparavant. Il faisait ses courses portugaises au supermarché et au *mall*⁹ simultanément, traduits en « beirão¹⁰ », là près de *Wickenden Street*, le *Family Market*.

La mère en a assez de lui. Il refuse de parler en portugais et, quand il parle, c'est pour dire que nous ne comprenons rien. Il ne manque pas de vêtements ou de nourriture. Nous travaillons comme des ânes, jour et nuit, voire même le weekend. Pour rien. Il n'est pas du tout reconnaissant. Il fait des affaires, il achète et vend des choses. Il sort avec les étudiants de ce collège haut et très grand là juste au-dessus et il s'en va avec eux au diable. On me dit qu'il entre dans les bars et qu'il est déjà connu de la police.

On m'a même dit qu'il côtoie les jeunes qui vendent de la drogue là à Fox Point.

Je suis venu dans cette terre pour améliorer ma vie et détruire celle du gamin. Il est perdu. Je ne sais pas ce qu'on peut faire pour lui. Il ferait *bisinas*¹¹ avec le diable, s'il le fallait. Même si je quitte cet endroit, il ne partirait pas. Je le bats bien de temps en temps, mais sans succès. Peut-être que je ne l'ai pas assez battu. Qu'est-ce que je peux faire ? Je suis attaché à cette terre. Il est perdu. Il ne veut avoir rien à faire avec les parents, l'église, nos choses, ce que nous avons, et qui est à nous...

(pp. 171-181)

Onésimo Teotónio Almeida, (*Sapa*)*teia Americana*, Lisboa, Vega, 1983.

¹ Terceira – une île dans les Açores

² businessman – homme d'affaires

³ businessmanlike – comme un homme d'affaires

⁴ São Miguel – île principale des Açores

⁵ coriscos – les habitants de São Miguel

⁶ dreams – des rêves

⁷ big business – des affaires importantes

⁸ business lunch – un déjeuner d'affaires

⁹ mall – centre commercial

¹⁰ beirão – de la région Beira

¹¹ bisinas – business = du commerce/des affaires